

Dans un endroit lointain pour ceux qui me lisent se trouve une villa qu'on a appelée du nom de Somersville. C'est ce qu'annonce une plaque de fer qui gémit et bat quand le vent souffle (quel beau cliché). Elle a été construite au temps où « Dieu parcourait la terre ». Je veux dire par là qu'elle n'a pu l'être que dans des temps fort anciens. Aujourd'hui, ce serait un caprice bourgeois, catégorie dans laquelle je ne peux me ranger, que chercher un grand terrain sablonneux délimité par de jeunes pins pour y bâtir une maison en pleine solitude. Les pins ont poussé. Lentement, sournoisement, la solitude est devenue de plus en plus relative dans ce secteur appelé la Côte d'Or de l'Uruguay. Heureusement, certaines choses incorruptibles survivent comme les sentiers sinueux du tracé original, l'absence d'éclairage public, à l'exception d'un lampadaire à gaz installé dans les jardins de nouveaux arrivants obsédés par l'insécurité. Et l'eau est toujours naturellement pompée à la nappe phréatique, fort heureusement sauvée des outrances de la canalisation urbaine.

La maison d'où j'écris ces lignes, quelque peu revendicatives, est située tout au bord de la côte et elle est entourée d'une rumeur que nous dirions marine pour ne pas vexer notre mer, le Río de la Plata. C'est en veillant à ne pas déranger des fantômes, comme je le répète lorsqu'on me demande de parler de ma principale obligation, que je passe la plus grande partie de l'année dans ce lieu.

Lorsque, Rodolfo Henestrosa, mon mari aujourd'hui disparu, était là, l'accueillante demeure commençait à vibrer dès les premières heures de la journée avec d'odoriférants petits-déjeuners et à l'heure du repas, mes exotiques combinaisons culinaires prenaient leur place. Aujourd'hui, ces fumets stimulants sont bien moindres, le silence a remplacé les bruyants éclats de rire d'une rituelle et riche collection d'anecdotes qui, je dois le dire, ne m'appartenait pas. En effet, incapable de raconter oralement les choses, j'essaie de compenser plus ou moins ce déficit par l'écrit, quoi que dans ce domaine, je ne saurais trop m'avancer non plus.

Mais l'actuelle atmosphère de Somersville invite toujours à d'autres combats comme affronter, par exemple, les idées les plus échevelées pour y mettre un peu d'ordre.

Pourquoi le sexe apparaît-il comme une « constante » dans ma littérature ?

Je dirais d'abord à tous ceux qui feignent l'ignorer malgré son caractère d'évidence que si le sexe est dans la littérature, il est aussi hors de la littérature. Et il me semble discutabile qu'il soit une constante dans mes textes.

(...)

J'ai toujours pensé, dès mes premiers heurts avec le secteur bien-pensant – je veux parler de mon roman *La mujer desnuda* (La femme nue) publié dans les années 50 – que le sexe se dégrade dans le divertissement quand il est soumis à la pornographie et à la littérature vulgairement descriptive comme fin en soi. Je pense, au contraire, qu'il peut être sublimé avec un traitement d'une grande fidélité à l'Éros véritable qui n'a jamais eu de connotation péjorative, mais a plutôt représenté un symbole universellement reconnu comme étant chimiquement pur par rapport à l'amour.

Pourquoi ne me suis-je pas publiquement défendue de cette critique ?

C'est vrai, je n'ai jamais cherché à me défendre et je ne me suis jamais rétractée non plus en le criant sur les toits. Si j'ai eu cette attitude passive, c'est parce qu'elle correspond à mes convictions. J'ai même considéré pendant un temps comme une faiblesse *La défense de Lady Chatterley* de D. H. Lawrence, même s'il devait avoir de bonnes raisons d'écrire ce livre.

Personnellement, je crois que ceux qui pourront accepter nos formules dans leur version complète doivent le faire sans hésiter et que ceux qui ne le peuvent pas ne constituent pas un véritable et sérieux motif d'inquiétude. Mais dans mon for intérieur je trouve aussi suspectes les manipulations sensationnalistes de l'érotisme populaire, comme celles du cinéma et des revues grotesquement érotiques, que ceux qui se prévalent de l'éthique pour objecter sur ce qu'ils pratiquent eux-mêmes à huis clos ou au vu et au su de tous.

La différence c'est qu'en composant une situation sexuelle, le poète et le romancier d'un certain niveau, ajoute des éléments magiques à la réalité qu'ils ont obtenus par leur travail sur le mot illuminé ; des éléments étrangers au patrimoine du comportement secret des sexes. On pourrait facilement imaginer ce qu'aurait été l'anecdote de *Lolita* dans d'autres mains que celles de Nabokov. Et alors, il arrive couramment que la critique faussement moderniste connaisse un syndrome d'inefficacité dans l'évaluation de l'esthétique. Mais il s'agit d'un problème d'ordre différent, je ne sais pas comment on pourrait nommer en psychologie un complexe de platitude dans la sémantique sexuelle ou cette même platitude sans complexes, ce qui est pire encore.

Est-ce que le viol est un sujet qui m'attire ?

Non. Absolument pas. Comme tout abus par la force sur l'infériorité physique des femmes et des enfants, je le rejette, il me répugne et même me révolte. Mais je le traite parce qu'il existe et s'impose souvent au besoin de création. Et je voudrais, ici, apporter quelques précisions. Dans l'un de mes premiers contes, intitulé *El despojo* (La dépouillement)¹, il y a un viol consenti. Ce sont ceux que personne ne voit ni ne juge, celui que fait subir le mari à l'épouse. Il s'agit d'un fermier rustre et brutal, un cas typique d'érotisme sans amour, « cet enfer tellement craint² » dont il vaut mieux ne pas parler. L'adolescente n'est pas violée par l'autre personnage qu'elle croise en chemin et qui s'est enfui de la ferme du monstre. La jeune fille est vierge, mais elle accepte avec complaisance la défloration, bien qu'elle ait perdu le sens des réalités, et le protagoniste, complètement symbolique, représente l'amour dans sa constante transhumance.

¹ « Le dépouillement » in *L'effondrement et d'autres histoires* p. 77 - L'atinoir, 2024

² Allusion caustique au titre d'un conte de Juan Carlos Onetti, *El infierno tan temido* dans lequel une femme fait chanter son ancien mari et le harcèle avec des photos où elle a des relations sexuelles avec d'autres hommes et qu'elle lui envoie.

Et donc face au premier viol, ce dernier n'est qu'une réelle initiation à un mutuel transfert voluptueux qui invite à déformer les faits dans les esprits restés rétifs aux intentions de l'auteur.

(...)

Mais qu'il me soit permis d'ajouter ma théorie à toutes celles qui circulent sur cette aberration : le violeur répétitif ou simplement occasionnel est un impuissant seximental qui ne peut s'exciter que dans la violence et dans l'affirmation de sa domination et pour lui, l'autre - la victime - dans sa faiblesse, n'est qu'une simple proie. Dans ce cas, je ne crois pas à la psychothérapie et à d'autres brillantes techniques. Je reste sur le seuil des Droits Humains et n'admets que l'inhabilitation sexuelle ou ni plus ni moins, l'émasculatation. Il faut débarrasser le monde de ces monstres comme on le fait dans certains pays au moyen de la recherche génétique prénatale.

Le conte «L'effondrement», un autre condamné.

«L'effondrement»³ ou «La révolte de la fleur», comme l'a poétiquement nommé une critique portoricaine, a lui aussi amplement contribué à obscurcir la cristalline apparition du sexe dans son cours le plus innocent, et il serait intéressant de recenser la série d'anecdotes forgées autour de cette histoire. J'avoue que dans ce conte, le premier que j'ai écrit dans ma vie, je suis entrée sur un terrain un peu irritant, pas tellement à cause du dogme que je peux accepter si on le place au plus haut niveau, mais à cause des esprits obscurs qui ne fonctionnent que par un minimum vital.

Un homme noir qui vient de tuer un homme blanc se retrouve en présence de l'Immaculée Conception. Elle descend de son piédestal placé dans un obscur recoin à l'intérieur d'un misérable refuge d'indigents asociaux. Après avoir décidé de s'humaniser pour venger son fils, elle se dirige vers l'homme noir qui va s'endormir sur le sol. Le climat est, sans doute, cauchemardesque.

³ «L'effondrement» in *L'effondrement et d'autres histoires* p. 19 - L'atinoir, 2024

En fait, le Noir va bientôt mourir d'une pneumonie contractée sous une pluie battante pour échapper à la justice. Dans de nombreuses séquences, cette atmosphère lugubre m'a servie pour donner de la crédibilité à l'in vraisemblable. Mais tout ce qui arrive cette nuit-là jusqu'à l'insolite final, en incluant le sang du Noir qui s'enflamme pendant que le visage de la Vierge fond, caressé par ses mains comme elle l'a supplié de le faire, ne fait que réaffirmer la condition marianne du texte. Et là, le sexe a été mis à sa place, comme le seul désir chez l'homme, comme un doux refus chez la femme qui a d'autres projets. Mais rien ne se passe, tout simplement parce qu'un auteur qui s'installe à l'intérieur d'un personnage doit savoir que le Noir, même sans avoir complètement renoncé à ses racines païennes, porte en lui une religiosité chrétienne imposée, très particulière. Et de ce fait, tout est dirigé et sacralisé par la volonté de la Vierge et non sous la pulsion de l'homme charnel. Il peut donc être très difficile de survivre littérairement avec des péchés que les gens inventent parce qu'ils les portent en eux.

Et je dois dire que beaucoup de lecteurs de ce conte m'ont avoué qu'ils s'attendaient à une consommation de l'acte sexuel parce qu'ils le souhaitaient.

L'homosexualité ? Oui, et alors ?

Y a-t-il eu une homosexualité avouée ou inavouée dans «Requiem por Goyo Ribera»⁴, alors qu'une amitié affectueuse entre deux hommes peut configurer une homosexualité sublimée ?

(..) Si je trouve la prostitution homosexuelle absolument méprisable, je reconnais l'action courageuse du prosélytisme de ce qui me semble n'être qu'une simple variation sexuelle à laquelle s'ajoute la courageuse décision de prendre l'autoroute biologique à contresens que les autres conducteurs empruntent en suivant benoîtement les signalisations.

⁴« Requiem pour Don Goyo Rivera » in *L'effondrement et d'autres histoires* p.43 - L'atinoir, 2024

Je crois aussi qu'assumée ou gardée sous cape à cause de la pression intérieure ou extérieure, cette façon de se conduire constitue un univers de demi-teintes qui ne doit pas être subjugué par d'autres systèmes. Cependant, dans la littérature, je rejette l'auteur qui étale son problème sur la place publique pour rechercher le scandale quand il n'a aucune raison ni aucun besoin de le faire. Mais j'accepte que soit montrée la blessure ouverte s'il s'agit d'un génie dans la souffrance. Autrement dit, on peut très bien mourir sans avoir lu *L'exilé de Capri* de Roger Peyrefitte, mais il est humainement impossible de vivre en paix sans avoir partagé le *De profundis* d'Oscar Wilde. Dans l'homosexualité exposée littérairement, il y a des catégories. Dans *Capri*, on a une thématique bien menée par un artifice, mais *L'Épître* est un déchirement sans commune mesure.

Les fantômes dont je m'occupe ici sont-ils sexués ou ne le sont-ils pas ? Voilà une question diabolique d'un hôte infernal.

Il montrait en effet le visage qu'on peut prêter à Satan. Et la lueur des flammes de la cheminée le faisait paraître plus proche encore de ses ancêtres.

S'occuper des fantômes d'une maison au milieu des arbres pourrait être comme répondre au questionnaire d'un recensement national. Mais il se trouve que ce qu'on a appelé plus justement *le double éthérique* m'a toujours préoccupé. Pour moi, il s'agit d'une évidence. Son apparition dans les conversations qui évoquent l'ancien être charnel, dans la bienveillance des rêves ou dans le grand empire du cauchemar. Dans les saveurs des repas de son invention, il perpétue une inquiétude particulière, un refus de ces êtres insaisissables restés inaperçus où qu'ils soient, une aspiration avec une identité presque réelle à participer à la vie d'où ses corps furent lancés.

Le bruit de la mer ou celui des arbres étouffe ceux que l'on pourrait entendre. Et cette tendance à vouloir fermer la fenêtre qui se heurte au vent est bien curieuse quand on se limitera à faire taire un langage singulier pour lequel notre oreille n'est pas le récepteur adéquat.

Mais ici, les oiseaux chantent sans difficulté apparente, même si l'on peut croire entendre le mâle dans sa volonté de marquer son territoire face à ses congénères.

Je crois qu'il est temps de laisser un cuisinier de vocation décider du repas que l'on prendra dans cette maison. S'il doit faire du feu, il pourra faire brûler tout ce qu'il voudra, sauf les vingt-sept plumes de ce vase-trophée qui ont une signification occulte. Il ne touchera pas non plus aux trois plumes blanches de sterne du chapeau de fillette trouvé sur la plage et qui devint celui d'Elvira Madigan si souvent associée à Wolfgang Amadeus Mozart par le créateur du film. Ou mieux encore, il ne devra rien brûler à part les arbres qui se dessèchent et qui régleront la question avec le bûcheron qui me fournit en bois sans que j'aie à sortir de mes limites.

Je crois qu'à travers un arbre mort en flammes, on trouve aussi une consommation de l'Éros végétal.